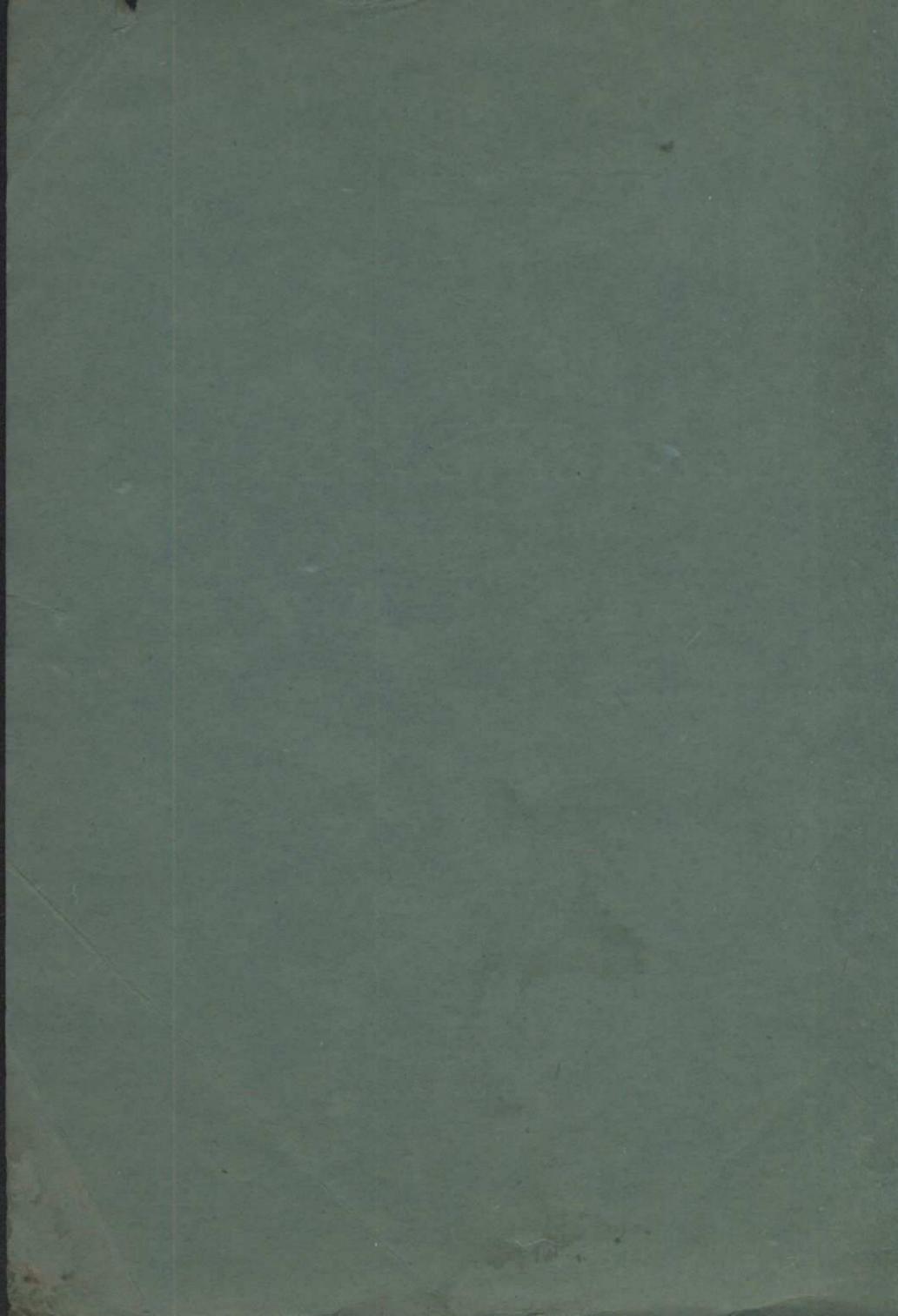


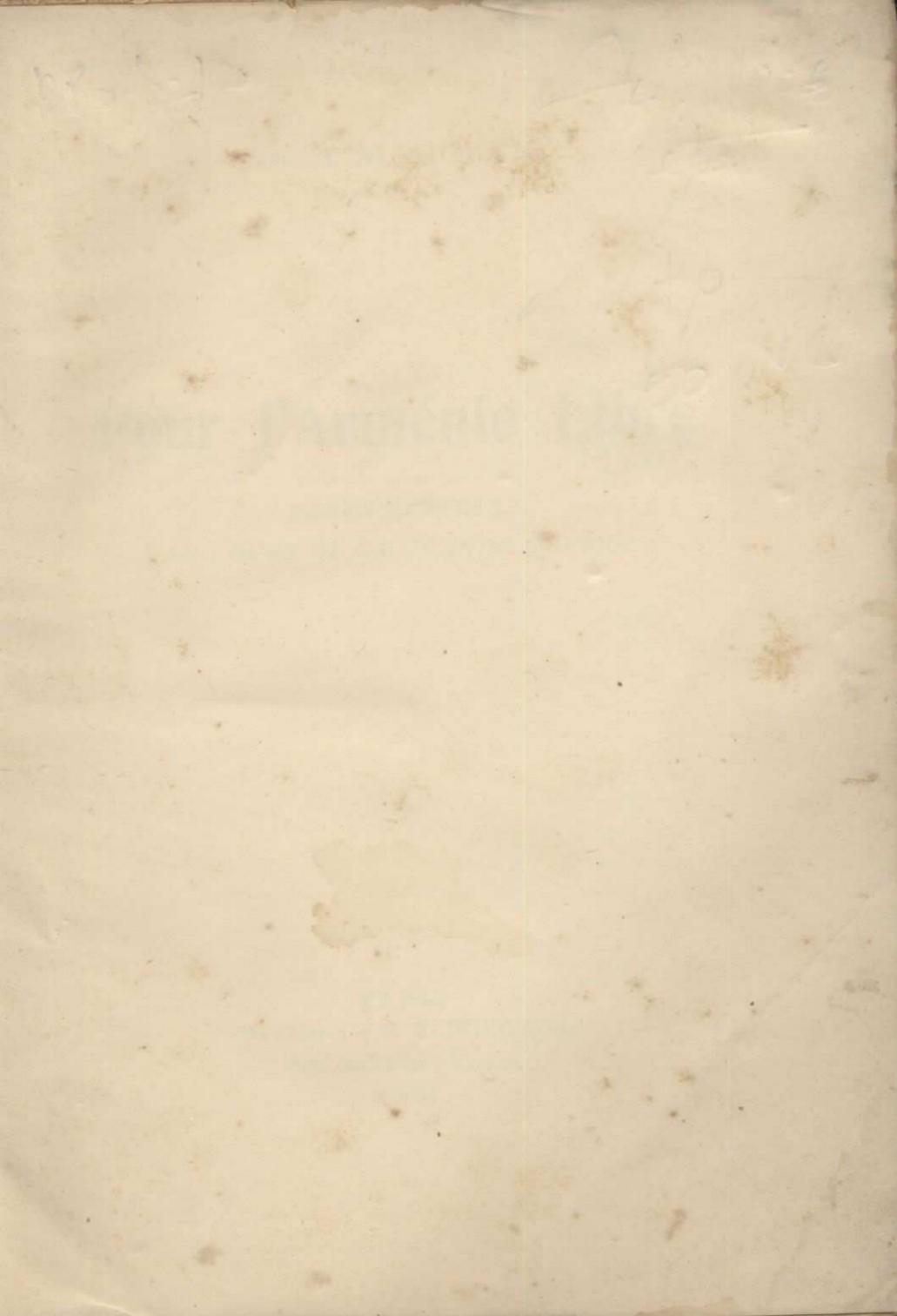
CAMILLE MAUCLAIR

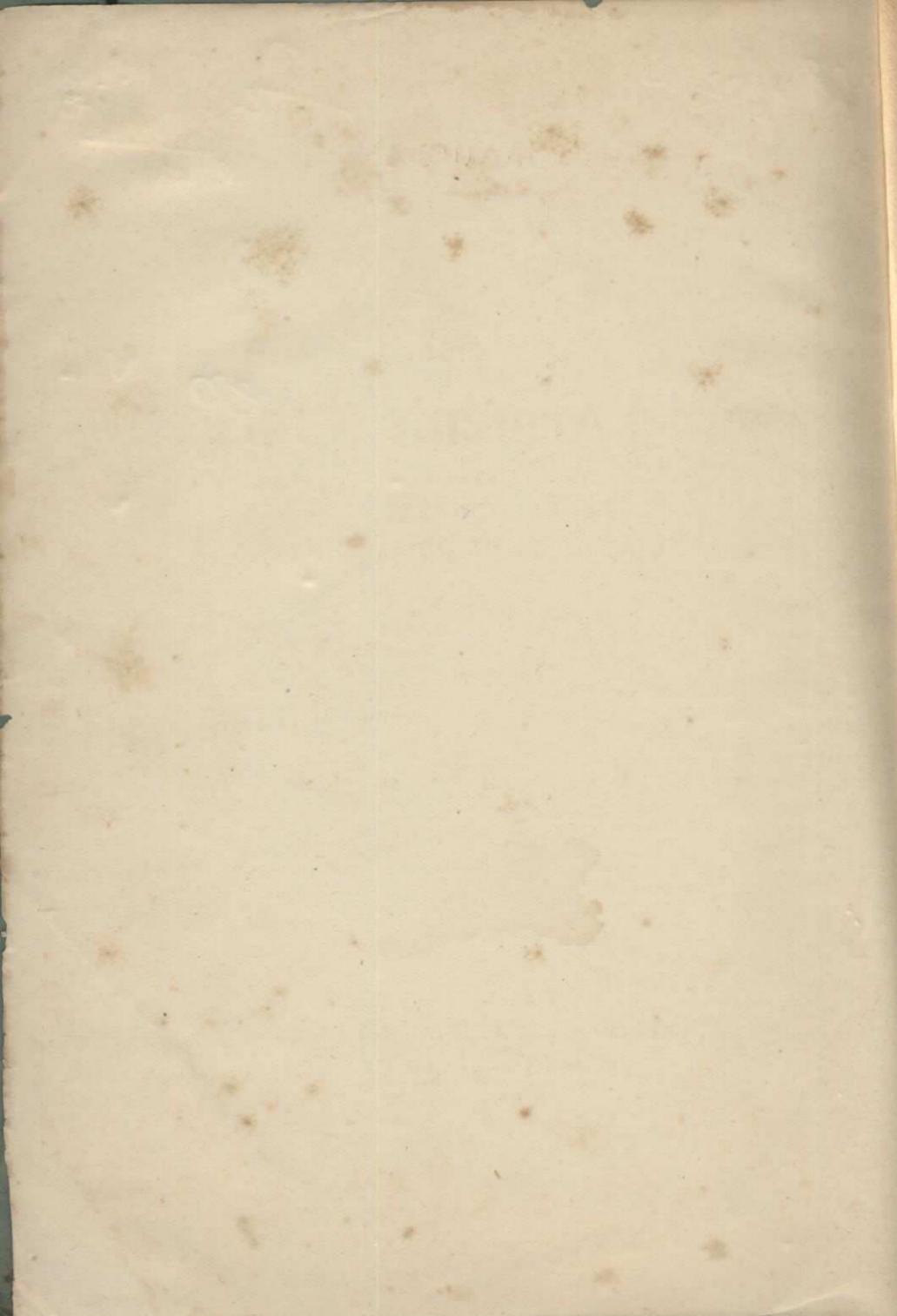
POUR
L'ARMENIE LIBRE

*PAGES ÉCRITES
AU COURS DE LA GRANDE GUERRE*

PARIS
IMPRIMERIE M. FLINIKOWSKI
216, BOULEVARD RASPAIL
MCMXIX





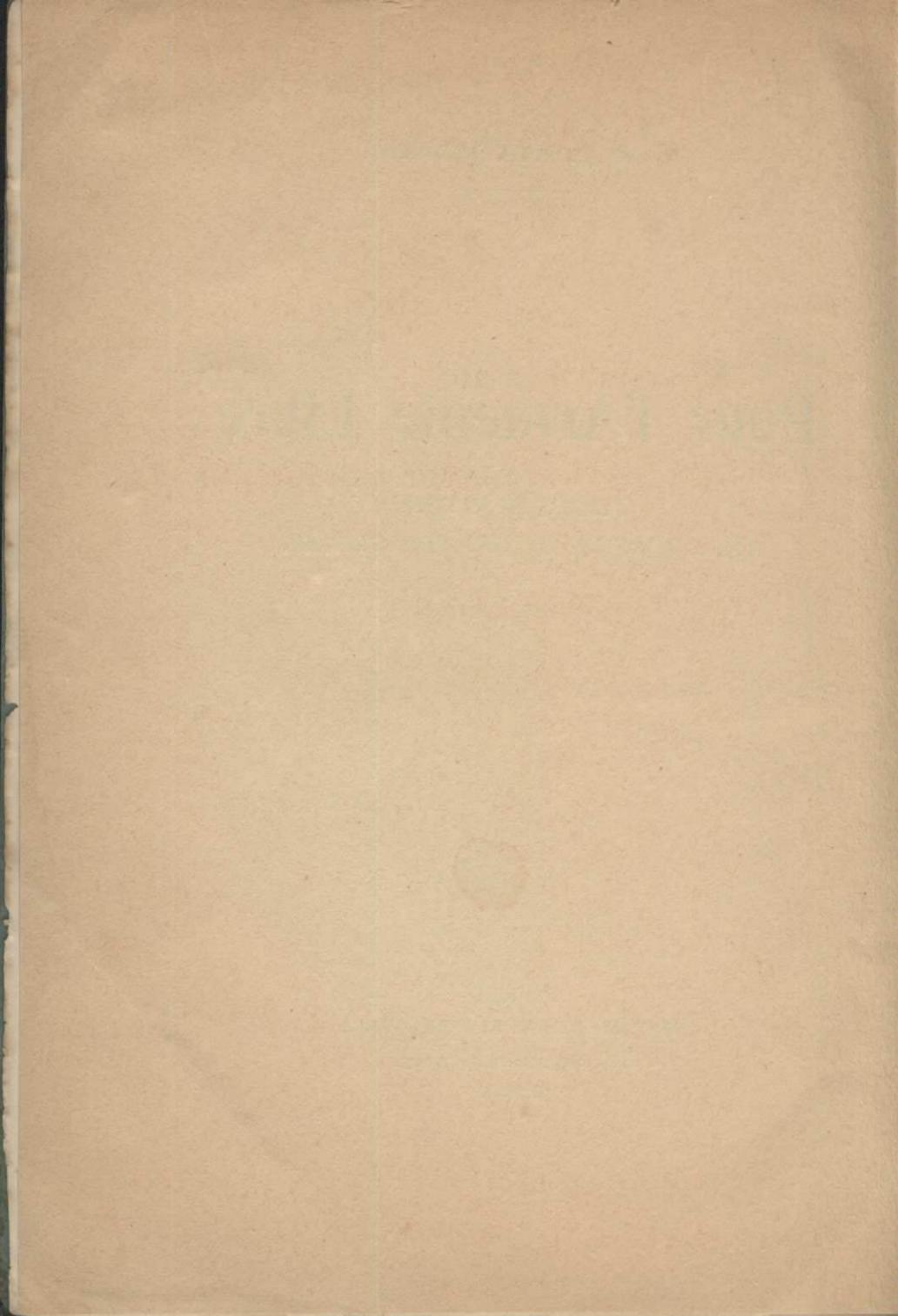


CAMILLE MAUCLAIR

Pour l'Arménie Libre

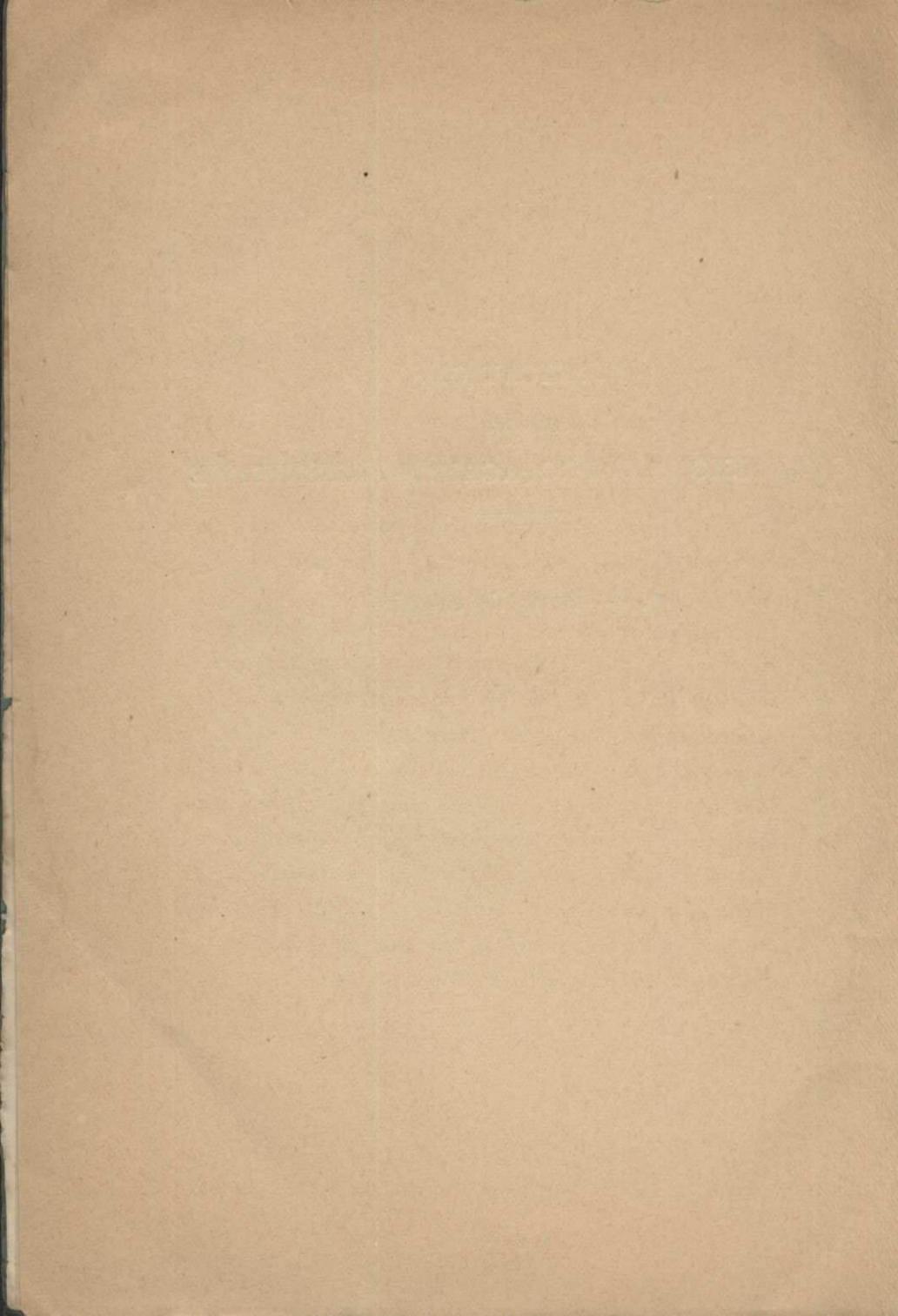
*PAGES ÉCRITES
AU COURS DE LA GRANDE GUERRE*

PARIS
IMPRIMERIE M. FLINIKOWSKI
216, BOULEVARD RASPAIL
MCMXIX



PUBLICATIONS
DE LA
COMMISSION DE PROPAGANDE ARMÉNIENNE

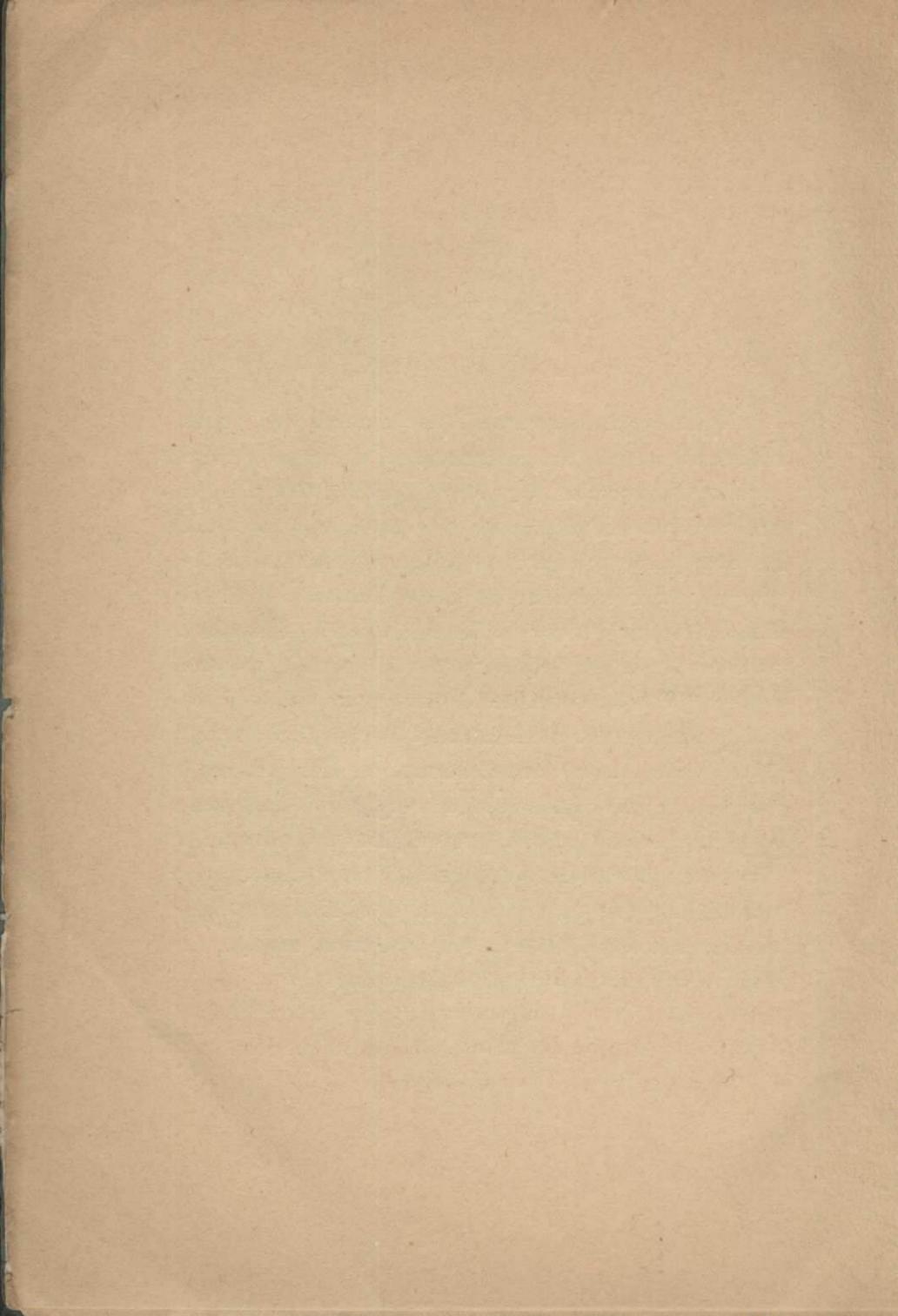
I. — Pour l'Arménie



DÉDICACE

J'offre respectueusement, fervemment, ces pages d'un écrivain français indépendant à mes amis le poète Archag Tchobanian, le peintre Wartan Mahokian, le docteur Pierre Mahokian; à la poétesse et danseuse Armène Ohanian; au graveur Edgar Chahine; au musicien Diran Alexanian; au poète Tékéian; à S. E. Boghos Nubar Pacha; au héros Andranik; à la chère mémoire de Pierre Quillard; aux splendides défenseurs de Bakou; à tous les braves Arméniens qui ont lutté pour la cause de l'Entente au front français, au front russe, ou sur le sol dévasté de leur patrie; à tous leurs frères qui ont vécu, souffert, espéré, dans mon pays, et dont beaucoup m'ont fait l'honneur de me remercier parce que j'obéissais à ma conscience en demandant pour eux le droit et la liberté. C'est moi qui les remercie. Je n'ai fait que mon devoir. La douleur a cessé: que l'amitié nous reste!

C. M.



AVANT-PROPOS

Je n'eusse sans doute point songé à réunir en brochure les articles qu'on lira plus loin, si mes amis arméniens n'avaient jugé cette réunion utile à leur cause. Ce sont des choses très simples, que j'ai été amené à écrire tout simplement par un désir de protestation contre une des plus abominables iniquités de l'histoire. On reprochera sans doute à ces articles de se répéter, et en effet j'ai répété obstinément, dans divers journaux, à diverses dates, parce qu'il n'existe qu'une façon de dire qu'une décision équitable devrait être prise, et ne l'a pas été. Je ne fais pas de politique. Je ne suis qu'un artiste n'oubliant pas ses obligations de citoyen et d'homme.

Il y a bien des années que j'appris par mon ami Pierre Quillard, dont le nom restera cher à tout Arménien, la vérité sur la situation d'un pays chrétien qui compta des princes français et confondit toujours l'idée de la France avec celle de la justice.

J'ai su depuis ce qu'étaient l'art, la poésie, la foi, la douceur de mœurs de ce peuple torturé par les fourbes et féroces Ottomans. J'ai été révolté par la faiblesse et l'indifférence de la diplomatie devant une série de crimes sans nom, tandis que l'action de quelques écrivains français, organisant des réunions, publiant des brochures, restait inopéante, n'obtenant des ministres que de vaines approbations. J'ai su comment, lors du voyage du Kaiser à Stamboul, la carte blanche donnée au Sultan rouge par l'empereur « très-chrétien » avait été le gage d'un troc hideux. Obtenant de pousser son railway jusqu'à Bagdad, l'Allemand garantissait la craintive neutralité européenne au massacreur que l'Arménie gênait. Le scandale devint si horrible, si déshonorante l'ironie d'un tel laisser-faire pour la conscience du monde civilisé, qu'en 1913 les « puissances » élaboraient un timide projet de statut protecteur, au ricanement des Enver et des Talaat — et le Kurde tua les giaours plus que jamais.

La grande guerre survint. Le sort de l'Arménie s'imposa à l'attention comme le sort de tous les peuples opprimés, dès que la lutte prit le caractère d'une croisade pour la refonte d'un monde libéré. Tous les destins apparurent solidaires : un seul déni de justice, et l'œuvre resterait faussée. Partout s'avé-

raient des monstruosités, nulle plus affreuse que la situation de cette Arménie qui envoyait de suite ses fils se battre dans nos rangs et dans les rang russes, et se levait résolument contre le Turc en Asie-Mineure, sans pain et sans armes. Que ne devait-on pas faire pour elle ? J'ai attendu. On n'a rien fait. Alors j'ai estimé que, si faible et si isolée qu'elle fût, aucune voix ne devait juger inutile de s'élever. J'écrivais pour les Belges, les Serbes, les Tchèques, les Roumains, les Yougo-Slaves. J'ai écrit pour les Arméniens, dans le même but d'idéalisme, pour l'amour du même principe.

Et j'ai insisté partout où je l'ai pu, parce qu'on n'a pas été juste, parce qu'on a hésité, parce qu'on a méconnu. Il y a eu des choses tristes et irritantes. La turcophilie, comme l'austrophilie, a eu à Paris ses bénéficiaires cyniques. L'Arménie n'avait pas d'or à leur verser ; elle ne pouvait que donner tout son sang. L'opinion française était très mal renseignée, sa fâcheuse ignorance ethnographique a souvent fait tort aux larges possibilités de son cœur. Ce n'est pas pour le vain plaisir de la polémique que j'ai dû désavouer durement un écrivain français illustre qui s'acharnait à calomnier l'Arménie sanglante, sans qu'on pût l'accuser de vénalité, mais seulement d'une turcophilie de voyageur-artiste l'entraînant jusqu'à

fausser les faits, à ternir son caractère et sa gloire. Cet écrivain passait, aux yeux du grand public, pour un connaisseur expert en questions orientales : il faisait, à tort ou à raison, autorité en faveur de nos ennemis, qu'il embellissait, contre nos amis, qu'il discréditait. Il était donc nécessaire de le combattre. Je ne m'y suis pas résolu sans chagrin. Mais il y allait de la vérité, et du sort d'un peuple, et aussi de l'honneur des autres écrivains français qui, vieux amis de l'Arménie pourtant, laissaient dire celui-là. Je n'ai pas voulu que les Arméniens proscrits et pauvres dont les frères mouraient magnifiquement pour la cause commune pussent pleurer de honte et de douleur en pensant que de tels sacrifices étaient reniés dans mon pays, et qu'un homme, si haut placé fût-il, pût parler en ricanant, de lâcheté devant des faits comme la campagne d'Andranik et la défense de Bakou, qui compteront parmi les choses les plus admirables de cette époque.

L'Arménie épuisée, affamée, isolée, décimée, ne demandait qu'une juste récompense, être reconnue co-belligérante et alliée de l'Entente, être admise officiellement à exiger son autonomie d'Etat libre, à cesser d'être demi-turque et demi-russe, à être délivrée du massacre, de l'esclavage, de la mort morale et politique. Ceci a été accordé à tous les

peuples opprimés, même à ceux qui n'avaient rien fait pour l'Entente, même à ceux qui avaient été forcés de porter les armes contre elle. A l'Arménie, ceci n'a pas été accordé — et c'est triste, et ce n'est pas noble. On a eu recours à des marchandages. On a ménagé des convoitises, on s'est arrêté à des demi-mesures de protection. Mes articles reflètent l'étonnement et la déception que me causèrent, comme à tous les patriotes arméniens, les termes si vagues qui concernaient l'Arménie dans les clauses de l'armistice turc, et qui laissèrent encore d'odieuses espérances à l'ignoble personnel politique ottoman. Aucun peuple n'a plus fait, pour aucun on n'a moins fait, dans cette paix qui trouble et inquiète. Ce n'est pas la faute de la France : elle n'était pas seule maîtresse, sans quoi, j'ai la fière audace de le dire, bien des choses se seraient réglées autrement.

Ce n'a pas, moins encore, été la faute de l'Arménie et des hommes qui l'ont représentée ici, qui ont plaidé pour elle, qui ont voulu la faire mieux connaître, tandis que leurs frères combattaient. Ils ont pris la question de très-haut. Au-dessus de leur propre cause, si pathétique, ils ont aperçu et signalé, avec un profond sens politique, que la question arménienne n'était qu'une composante des grands problèmes de politique sociale-internationale qui

s'imposent, que le fait arménien, comme le fait alsacien-lorrain, dépassait les frontières et s'élevait au symbole. C'est là ce qui a conféré un sens si élevé aux brochures successives du docteur Pierre Mahokian, si riches de prévisions, de leçons synthétiques des faits, ayant apporté dès 1915 des données positives et profondes sur la distinction entre nations et nationalités. C'est là ce qui a marqué la vigilante diplomatie de Boghos Nubar Pacha, les écrits et les conférences du grand lyrique qu'est Archag Tchobanian. Peut-être même cette volonté largement désintéressée, cette tendance à ne voir dans la souffrance arménienne qu'une occasion de remédier à toute la souffrance humaine, cette générosité inhérente à une race douce et mystique, ont-elles dépassé le but. L'Arménie n'a pas assez réclamé son titre de co-belligérante et alliée dans un intérêt réaliste; elle a cru naïvement, loyalement, que les faits parlaient assez pour qu'on lui offrit sans qu'elle insistât. Mais enfin l'essentiel de la tâche est fait : l'Arménie sera protégée, elle pourra vivre, se relever, se repeupler.

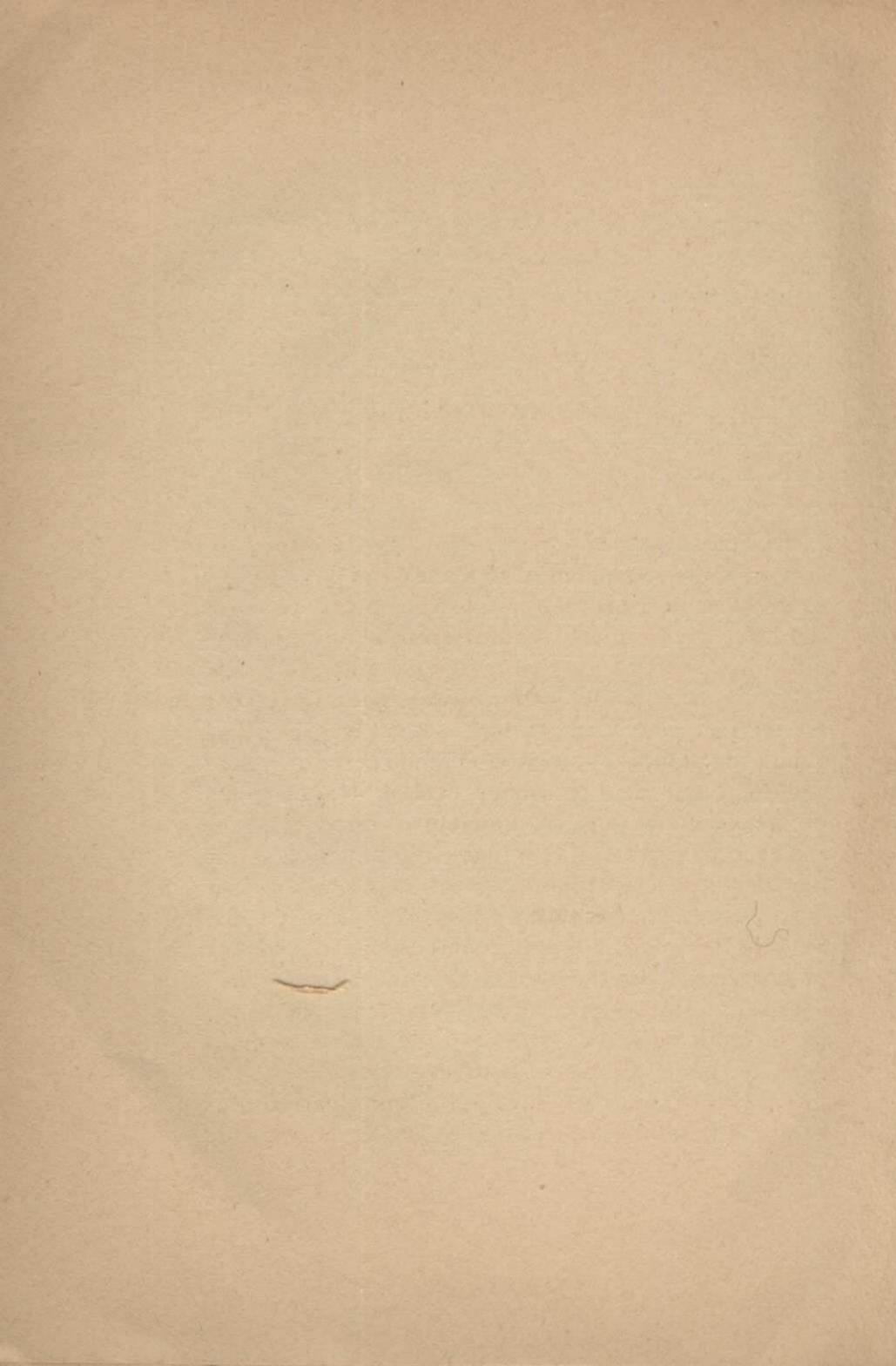
Il n'y aura plus, pour ceux qui l'ont aimée et défendue, qu'une tâche plus facile et plus lente, mais non moins utile : la mieux révéler, nouer entre la France et elle les fils d'or de l'amitié clairvoyante.

Elle est pour mon pays une amie là-bas; c'est de lui avant tout qu'elle attendait, se souvenant des Lusignan, la libération. Elle nous envoie ses missionnaires d'art, ses poètes Tchobanian et Tékéian, ses peintres Chahine, Wartan Mahokian et Zakarian, sa poétesse et danseuse Armène Ohanian, son musicien Alexanian, d'autres encore, elle a chez nous ses tombes sacrées au front, elle gardera chez elle nos croix de guerre. Je serai jusqu'au bout de ceux qui n'oublieront pas l'amie.

Tu passas en souffrant, Arménie : ton martyre est fini. Que ton Dieu te donne ce que tu espéras de lui ! Tu n'es que ruines, mais tu as bâti dans la douleur un monument qui ne ressemble à aucun autre. Tu l'as cimenté de ton sang, et il en émane une pure lumière. Nous t'avons vénérée, pauvre morte. Nous t'aimerons, pure ressuscitée, pâle de l'épuisement de tes veines.

Camille MAUCLAIR.

Juillet 1919.



L'héroïque Arménie

Il se passe en ce moment même sur le littoral de la mer Noire, aux confins du Caucase et de la Perse, une chose extraordinaire, folle et splendide entre toutes celles qui mêlent l'admiration à l'horreur dans nos âmes : c'est la résistance arménienne.

De toutes les petites nations assassinées, l'Arménie est, si l'on peut dire, la plus assassinée. Elle fait depuis longtemps la stupeur du monde qui se demande comment elle peut subsister encore. Nation chrétienne, poétique, affinée, douce, mais vivace et brave, enclavée par son malheur dans les territoires ottomans, elle est systématiquement massacrée, et son destin est une honte pour toute la civilisation. Depuis plus de trente ans des voix généreuses se sont élevées pour raconter son martyre et en exiger la cessation : elles sont restées impuissantes. L'empereur allemand, qui invoque son vieux dieu, est allé mettre sa main dans la main du vieux bourreau Hamid, et il a imposé récemment au jeune empereur Charles, souverain du Saint-Empire, d'aller serrer la main de

Mohammed V. Ces étreintes sanglantes ont scellé l'acte de mort de la chrétienne Arménie livrée aux égorgeurs ottomans. L'Arménie les gêne : ils l'exterminent. Les diplomaties alliées ont cru en la Turquie ; Loti nous l'a dépeinte honnête et tolérante. Or, les faits ont prouvé que le Turc est cruel et d'une fourberie infinie, qu'il nous a tous dupés, qu'il était vendu à l'Allemand — le seul Européen qui l'ait compris et qui ait su en jouer — dès le premier jour de la guerre. Le Turc, c'est l'hyène. Et cette hyène s'acharne sur l'Arménie isolée.

L'offensive russe a délivré l'Arménie en capturant Erzeroum et Trébizonde. Le tsarisme promettait à l'Arménie renaissance et liberté. Le tsarisme est tombé, l'armée russe, devenue cohue, a abandonné sa conquête. Les Turcs ont réoccupé Erzeroum et Trébizonde, les bourreaux ont ressaisi les victimes, les Russes ont trahi les Arméniens comme ils trahirent les Roumains. Actuellement les Turcs, jadis exténués, reprennent confiance et audace grâce à l'ignominie maximaliste. Ils songent à reconquérir Bagdad, à s'emparer du Caucase, et poussent leurs colonnes vers la Perse pour descendre sur le flanc des Anglais et garantir à l'ambition allemande cette route d'Asie crue à jamais perdue.

Qui se dresserait contre eux, qui le pourrait et l'oserait ? Pourtant quelqu'un l'ose. Ce quelqu'un, c'est l'Arménie. L'Arménie épuisée de sang, l'Arménie encerclée, sans pain, sans appui, sans espoir, l'Arménie pousse à son tour le cri sublime d'ici : « Debout, les morts ! ». Et elle se lève contre le

Turc. Elle lui barre la route, elle se bat, elle le tient en échec sur les chemins de Perse et de Mésopotamie; elle résiste victorieusement à Van, à Kars, à Bakou, contre l'hyène enragée. Une trahison suprême lui est venue : l'autre nation chrétienne, la Géorgie, vient d'accepter une paix turco-allemande et de poser les armes. Tant pis, et quand même! Les Arméniens combattent. Combien sont-ils? Où prennent-ils les armes et les vivres? Comment y a-t-il encore des Arméniens depuis qu'on égorge hommes, femmes et enfants? Nous ne savons pas, nous ne faisons qu'entrevoir le drame grandiose et épouvantable; nous pouvons seulement dire qu'une action sublime se développe là-bas.

Ah! certes, ils ont souffert toutes les souffrances, les Belges piétinés et exilés pour avoir respecté la foi jurée; les Serbes longtemps vainqueurs à un contre cinq, expiant le crime d'avoir barré fièrement la route à l'ambition austro-allemande vers Salonique; les Roumains crucifiés par la félonie russe; les Yougo-Slaves persécutés par les Hongrois; les Polonais démembrés, traqués dans leurs mœurs, leur religion, leur langue. Ah! certes, ils ont souffert, ces peuples, sous la botte et le sabre des Impériaux, tout ce qu'on peut souffrir. Mais s'il est une sorte d'horrible présence dans les concours de l'humiliation, de la douleur physique et morale, n'est-ce pas à l'Arménie qu'en revient la palme sanglante?

Des hommes de cœur essaient de la faire bien connaître et aimer en cette France qu'elle adore; ils révèlent ses artistes, ses poètes — car l'Arménie en

est riche — et c'est une belle fleur de grâce lointaine en cette Asie Mineure où l'on situa le Paradis et où rôdent les fauves ottomans. Elle n'est pourtant pas connue assez de cette foule française dont le seul tort est peut-être de ne point s'inquiéter suffisamment des sympathies nouvelles auxquelles pourrait s'ouvrir son âme. En cette heure même, ce ne sont que de petites notes en des coins de journaux qui peuvent faire soupçonner la résistance grandiose qui s'immole là-bas entre Kars et Bakou, pour la cause alliée, pour la liberté, pour l'honneur, pour le Christ, et que soutient jusqu'au bout une poignée de héros. Nous pensions que les Arméniens étaient des débiles victimes dont bientôt une fatalité implacable ne laisserait qu'un souvenir sur un charnier. Ce sont des lions contre l'hyène turque; ils vendent chèrement leur reste de vie. Nous pensions qu'il n'y avait plus qu'à les plaindre. Il faut les admirer aussi. Voilà ce qui doit-être connu de tous, dans l'histoire de ce poignant martyrologe des petits peuples à laquelle nous fait assister l'union infamante des Kaisers catholiques et des Ottomans dégoûtant les musulmans eux-mêmes. A l'heure où un chérif de la Mecque, roi du Hedjaz, se lève contre l'usurpation assassine du Turc de Stamboul, au nom du Koran, l'histoire voit un Wilhelm II et un Charles I^{er}, s'osant qualifier de très chrétiens, donner carte blanche aux exterminateurs de la pieuse Arménie. A de telles hontes, à de telles insultes à la Croix, s'oppose la beauté du sacrifice arménien. Qu'il soit glorifié, qu'il soit su de nos enfants avec la même

vénération que les sacrifices belge, roumain ou serbe! Un jour viendra peut-être, malgré tant d'erreurs initiales et de vicissitudes, où le Turc sera expulsé d'Europe et parqué dans son Anatolie d'où il n'eût jamais dû sortir pour la paix et l'honneur de la civilisation. Ce jour-là le dévouement patient de l'Arménie martyre aura contribué dans le sang et les larmes, à le faire naître : et ce jour-là c'est l'hommage de tous les Alliés qui devra, sur les tombes et les ruines calcinées de Van et d'Erzeroum, mêler au cyprès du deuil le laurier de l'héroïsme et la palme de la gratitude.

(Le Soleil du Midi)

29 Juin 1918.

Héros lointains

J'ai parlé récemment de ce qui se passe en Arménie, de la résistance désespérée des Arméniens contre les Turcs, les Bolcheviks, pour barrer la route des possessions britanniques et empêcher un mouvement tournant contre l'armée anglaise de Mésopotamie. On a peu ou point de nouvelles, et l'on n'imagine pas ce que représente de risques, de dévouements et d'ingéniosités les quelques informations que les Arméniens, isolés dans un cercle d'ennemis, réussissent à faire passer en Europe. Voici à peu près, d'après les dernières sources, où l'on en est. Quand les soldats russes, démoralisés par l'infâme propagande leniniste, ont lâché le front, les régiments arméniens enrôlés dans l'armée russe ont profité de la débâcle générale sur les fronts austro-hongrois pour s'en aller eux aussi, comme les Tchéco-Slovaques, refuser de s'associer à la double capitulation russo-roumaine, et retourner défendre le sol natal. Le gouvernement du Caucase, le Conseil national arménien, ont levé des troupes, auxquelles se sont joints les réfugiés de

l'Arménie turque, constitués en corps de volontaires sous le commandement du fameux chef de partisans Andranie. Le résultat de cette prise d'armes a été d'empêcher la progression des Ottomans. Ils étaient revenus jusqu'à Erzeroum, puisque les Russes avaient abandonné toutes les conquêtes du grand-duc, ex-généralissime. Ils comptaient tout ressaisir sans coup férir, et achever l'anéantissement de l'Arménie chrétienne. Ils ont dû reculer, et ont perdu des batailles sanglantes. Néanmoins, la Géorgie a signé une paix séparée, et le cercle ennemi s'est resserré. Tartares, Bolchéviks et Allemands se sont unis aux hordes d'Enver Pacha, pour tâcher de faire tomber ce barrage inattendu sur le chemin de la Perse et de la vallée de l'Euphrate. Le péril est urgent, et quelques contingents britanniques, envoyés en hâte, ne sauraient suffire à le conjurer.

L'action de l'Arménie a cependant si fort surpris et inquiété l'ennemi qu'il n'a pas dédaigné d'offrir des propositions de paix séparée à ce malheureux peuple supplicié et submergé. Cela est fort remarquable. En agissant ainsi, les ministres turcs et von Kuhlmann, qui était alors aux Affaires étrangères à Berlin, ont implicitement reconnu l'existence d'un Etat arménien indépendant, considéré comme un belligérant régulier. Et le plus beau et le plus extraordinaire, c'est que le Conseil arménien, acceptant la pleine responsabilité d'un tel rôle et d'une telle désignation dans l'immense lutte, a opposé un refus formel. Un refus, dans de si terribles conditions ! Se figure-t-on ce que cela représente de fidélité à un

idéal, de solidarité désespérée et hautaine, d'amour pour les Alliés? Se figure-t-on de quel prix atroce cette poignée de braves payera un tel geste. si on ne la secourt pas?

Il reste à trouver étrange que les gouvernements de l'Entente n'aient pas encore fait pour la nation arménienne ce qu'ils ont fait, bien tardivement à vrai dire, pour la nation tchèque : lui reconnaître la qualité de belligérante alliée, et comprendre publiquement et expressément ses revendications dans le programme intégral d'une paix de justice et de réparation intégrale de tous les droits nationaux violés. Si ce ne doit être qu'un hommage platonique, qu'au moins on le rende sans lésiner : cela est dû à des vaillants dont beaucoup se battent depuis quatre ans dans nos rangs, et dont les concitoyens d'Asie étonnent le féroce ennemi lui-même par leur intrépidité folle. L'Angleterre sait mieux que personne quel service leur résistance lui rend depuis plusieurs mois sur les confins de Mésopotamie. L'initiative d'un geste de noble politique devait être prise par elle, pour joindre décidément au faisceau de la croisade le drapeau de l'Arménie héroïque, amie et alliée, militante et souffrante pour nous.

(Le Phare de la Loire)

Juillet 1918.

La mourante immortelle

Dans un coin du gigantesque champ de bataille se passe depuis quelques semaines une action aussi splendide que peu connue : c'est là-bas, bien loin en Asie-Mineure, sur le littoral sud de la Mer Noire aux confins du Caucase.

Les Russes avaient conquis Erzeroum et Trébizonde. Ils avaient avancé dans la direction de Sivas. Ils manœuvraient pour faire leur jonction avec les troupes anglaises qui avaient conquis Bagdad. De Jérusalem au Caucase, un immense demi cercle se fermait, cernant l'Anatolie étranglant la Turquie d'Asie. La défection et la trahison bolchevik ont changé tout cela. Les Russes débandés ont lâché pied. Les Turcs réoccupent Erzeroum et Trébizonde. Ils reprennent toute audace. Ils rêvent de ressaisir les routes de Perse pour tourner les Britanniques en Mésopotamie et reprendre Bagdad.

Contre eux, qui se lève ? Une poignée d'hommes désespérés : les Arméniens.

Ceux-là ont connu toutes les trahisons et tous les

martyres. Depuis plus de trente ans, ces chrétiens enclavés en territoire ottoman sont suppliciés et spoliés par le Turc exterminateur. L'Europe assiste, impuissante, à leur atroce destin. L'empereur chrétien Guillaume a fait, jadis, alliance avec le sultan rouge Hamid. Récemment l'empereur chrétien Charles et sa gracieuse épouse sont allés féliciter leur allié Mohamed V, successeur du vieux bourreau de l'Arménie chrétienne. L'histoire n'a pas connu de honte pire. Le tsarisme promettait vie et liberté aux Arméniens : le soviétisme les a trahis comme il a trahi les Roumains et il les a abandonnés aux tueries. Aucun espoir : la dernière nation chrétienne voisine, la Géorgie, vient de traiter avec les Germano-Turcs. L'Arménie, épuisée de sang au point qu'on se demande comment un Arménien survit encore, ne peut compter sur nul secours.

Et cependant, elle se bat. A Kars, à Bakou, elle tient tête au Turcs et aux Kurdes. Elle leur barre la route de la Perse, elle tente de retarder leur marche vers Bagdad. Combien sont-ils encore, ces Arméniens ? Où ont-ils caché des munitions et des armes, depuis le temps qu'on piétine et qu'on incendie leur pays ? On ne sait. Ce qu'on sait seulement, c'est qu'ils résistent, et font échec à leur immonde ennemi. On les prenait pour des déplorables victimes passivement vouées à l'égorgement : ce sont des hommes libres qui meurent en braves, pour l'idéal des Alliés.

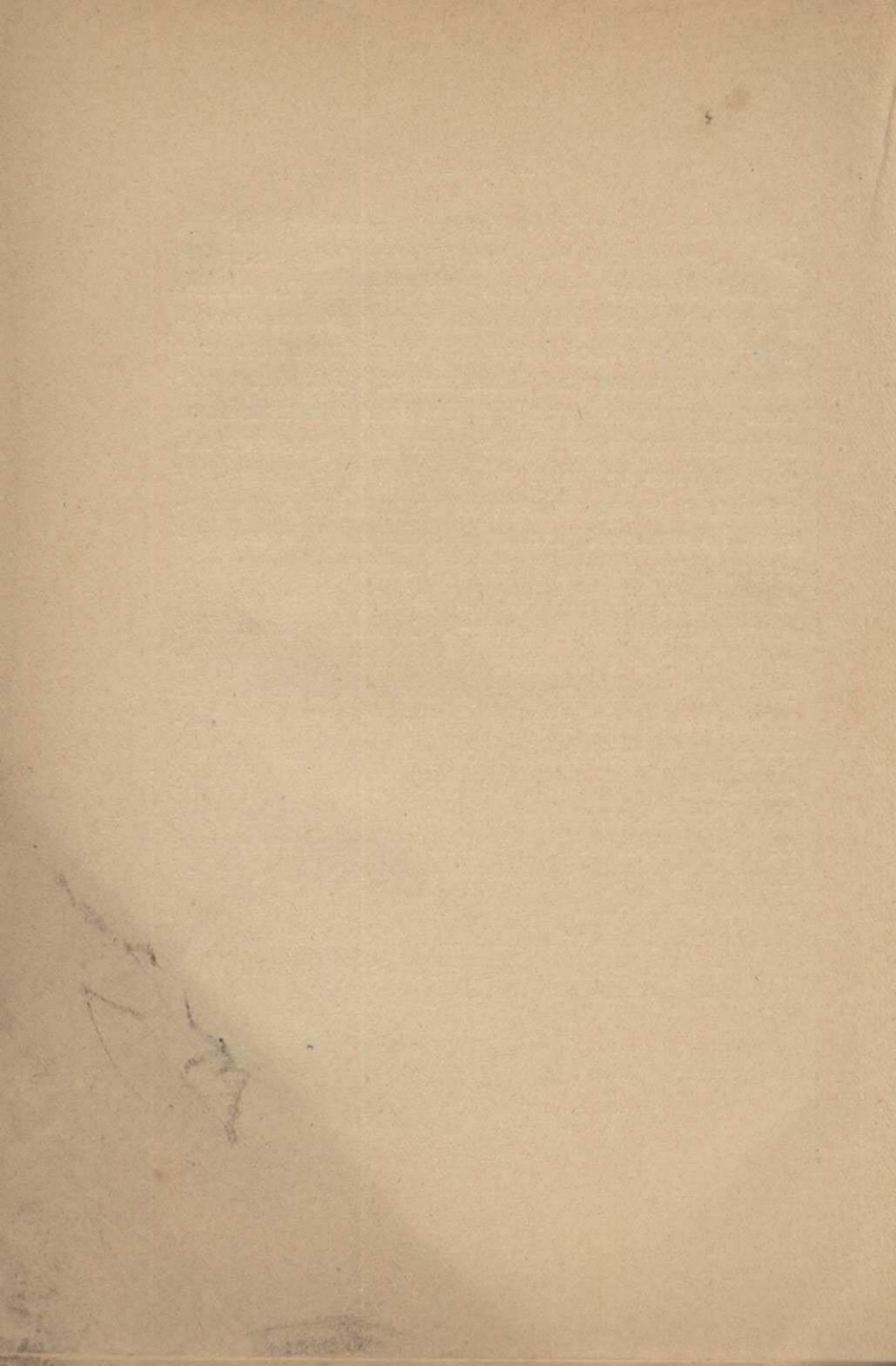
De tous les petits peuples qui ont souffert, aucun n'a plus souffert que ce peuple intelligent, fin, poétique, entouré d'impitoyables brigands. Il n'a cessé de

nous aimer, de croire en nous, de nous servir. Nous ne le connaissons pas assez. Notre foule française ne sait pas assez ce qu'est et ce que vaut l'Arménie. Les douleurs des Belges, des Roumains, des Monténégrins, des Serbes l'ont tour à tour émue : on peut dire que le crime des Centraux lui a fait découvrir dans l'horreur ces amis lointains dont sa nonchalance s'occupait trop peu dans la paix. Mais personne n'a plus de titres à sa pitié et à sa sympathie que les Arméniens : ils ont maintenant un titre à son admiration. Ils prennent place au premier rang de ces persécutés dont, dans nos écoles, les maîtres devraient, chaque semaine, raconter l'histoire glorieuse et sanglante aux enfants de France. Ce cours, qui mériterait plus que tout autre et combien noblement le nom d'« humanités », que je voudrais donc voir un ministre de l'Instruction publique le décréter d'urgence ! Il entretiendrait le culte du droit et la détestation des oppresseurs, il montrerait aux petits que l'idéal de la liberté défie et méprise la mort. L'exemple de l'Arménie-martyre y brillerait comme une épopée inouïe, dont le dernier chant s'écrit là-bas, en ce moment même....

Aimons, honorons l'Arménie fidèle et brave, qui retrouve pour nous un sang qu'on croyait tari. Vive l'Arménie, cette mourante immortelle !

(*Le Petit Niçois*)

Septembre 1918.



Réponse à M. Pierre Loti

(Lettre à la Rédaction de la *Voix de l'Arménie*)

Mon cher confrère,

Je considère comme étant de mon devoir de Français et d'écrivain de protester avec indignation contre l'article de l'*Echo de Paris* où M. Pierre Loti n'a pas craint de multiplier les assertions fantastiques de sa turcophilie et d'insulter à l'héroïsme des Arméniens, en prêtant l'autorité de son nom à la version mensongère des événements de Bakou — ceci postérieurement à la réfutation péremptoire de lord Cecil, qu'il ne pouvait ignorer.

Je sépare complètement l'admiration que j'ai toujours eue pour le talent de romancier de M. Loti du désaveu absolu que ma conscience oppose à de tels écarts. A l'heure où la Turquie, ennemie de la France, capitule, se servir d'un de ses proverbes pour injurier l'Arménie, amie et alliée de la France, est un procédé plus qu'étrange de la part d'un Français et d'un officier français. Il y a là, en dehors de toute opinion politique, un très pénible oubli du tact.

Je suis sûr que beaucoup d'écrivains ont lu comme moi cet article de M. Pierre Loti avec stupeur et chagrin.

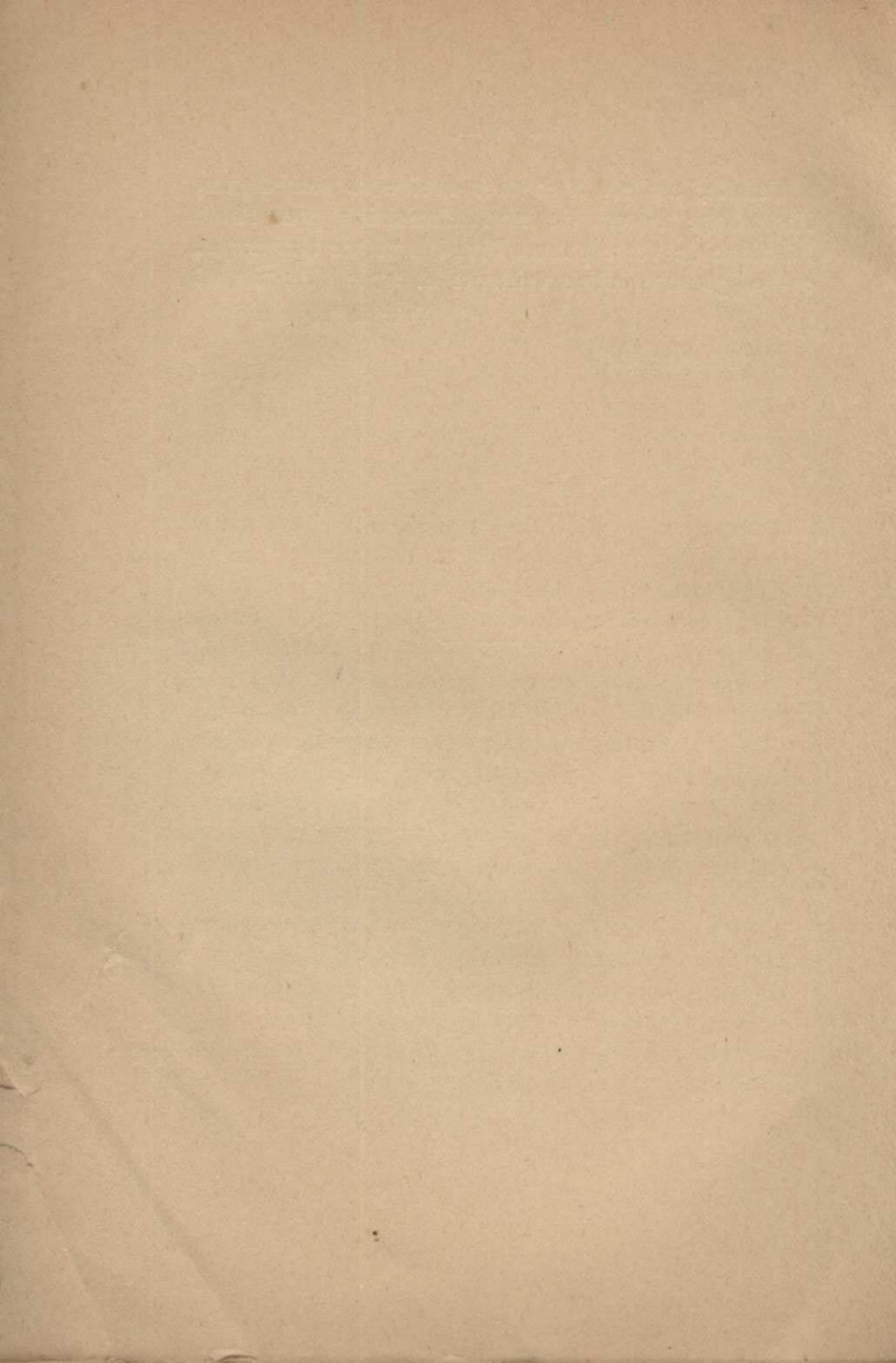
Je voudrais être aussi sûr qu'il ne sera considéré par les Arméniens qu'avec une amertume mitigée par le sentiment d'un cas tout individuel. Je veux espérer qu'ils ne sentiront pas pour cela diminuer la confiance dans l'estime et l'appui de ceux de mes confrères qui depuis les jours déjà lointains de la création de *Pro Armenia*, n'ont cessé (et parmi eux M. Clemenceau) d'invoquer pour votre noble, brave et infortunée patrie l'ère de salut qui s'ouvre enfin pour elle.

M. Pierre Loti peut bien oublier le royaume français des Lusignan, prendre Trébizonde pour un centre essentiel de pure Turquie, vanter les Ottomans comme les plus tolérants des hommes, absoudre Enver Pacha, et même déclarer, s'il lui plaît, que ce sont les Arméniens qui ont martyrisé les Turcs, ce qui ne serait pas plus paradoxal que son interprétation des affaires de Bakou. Cela ne fera que ternir sa gloire d'artiste, donner de son intelligence et de son caractère une idée beaucoup moins haute que de ses facultés de sensitif. Cela ne changera rien à ce qui doit être. Je tenais seulement à me désolidariser publiquement devant vos compatriotes d'une manifestation qui m'a paru scandaleuse. J'ajoute que la turcophilie, qui chercherait à renaître sous de tels auspices, me semble être une chose aussi dangereuse que honteuse pour mon pays, matériellement et moralement.

Veillez agréer, avec mes meilleurs sentiments, l'hommage fervent de mon admiration pour l'âme héroïque de votre patrie. Vive l'Arménie autonome, co-belligérante, alliée vaillante et amie bien-aimée!

(La Voix de l'Arménie)

1^{er} Décembre 1918.



Et l'Arménie?

Il est très beau de rêver justice absolue, droit des peuples, société des nations. Il n'en est pas moins évident que, même avec toutes les aises garanties par leur victoire écrasante, ceux qui rêvent ces rêves voient dès à présent les difficultés de la réalisation. Une de ces difficultés est le conflit d'intérêts entre les grandes puissances et le fameux principe des nationalités : ce conflit, la vieille tradition des diplomaties le prolongera au lieu de l'abolir. Je n'en citerai qu'un exemple : le cas actuel, obscur, troublant, étrange et triste de la question arménienne, sur lequel il est impossible à quiconque est soucieux de probité de garder le silence.

Tout le monde a déclamé sur le sort atroce des Arméniens assassinés et pillés par les Turcs avec l'encouragement de l'Allemagne durant de longues années, sans que personne osât, par crainte de guerre, intervenir mieux que par des lamentations platoniques. La guerre est pourtant venue. Les Arméniens ont pris les armes pour la cause de l'Entente

autant que pour leur défense, et ont combattu héroïquement, soit chez eux, soit dans les rangs russes ou français, du premier au dernier jour. Ils se sont comportés non en gouvernés soulevés contre de cruels gouvernants, mais en nation conquise aspirant à redevenir libre, exactement comme les Tchéco-Slovaques. Les Turcs, les Allemands, leur ont reconnu si bien cette qualité qu'ils ont justifié par là les horreurs commises en les attribuant à « l'état de guerre contre l'Arménie, amie de l'Entente ». Ils ont même, récemment, offert à cette nation la reconnaissance officielle de son autonomie nationale à condition qu'elle cessât de les combattre en Asie-Mineure — ce qu'elle a refusé superbement bien qu'aucun secours allié ne pût lui venir, sauf quelques centaines de Britanniques, et que la Russie l'eût trahie ignominieusement.

Or, devant cette situation nette, qu'est-ce que l'Entente a fait ? Elle n'a même pas reconnu aux Arméniens la qualité de belligérants alliés ! Elle n'a pas proclamé à la face du monde l'existence d'une Arménie indépendante, comme elle le fit pour les Tchéco-Slovaques, Yougo-Slaves et Polonais ! Il y a eu des promesses « d'avenir », de bonnes paroles, des prises en considération, des condoléances de ministres — mais aucun acte précis. C'est avec étonnement qu'on a pu lire, dans les conditions d'armistice accordées aux Turcs, des clauses très vagues de protection semblant concerner encore, dans les Arméniens, des sujets turcs ! Ces amis ardents, ces frères d'armes, sur qui régna jadis un prince français, sont encore

soumis chez nous-mêmes à de vexatoires formalités de surveillance. Les massacres continuent dans leur patrie, les Turcs se moquent de l'armistice sur ce ce point et sur d'autres. Il existe toute une presse turcophile pour dire que les Turcs sont de bonnes gens désolés d'avoir été entraînés par le kaiser et Enver contre la France qu'ils adorent. Et pendant qu'ils débitent ces bourdes, on voit des personnalités comme M. Pierre Loti mêler à l'éloge de ses chers amis, nos ennemis les Turcs, l'insulte aux Arméniens dont beaucoup tombèrent sur notre front.

Comment expliquer cette inertie et cette sorte de malveillance sourde sans l'intervention des manigances obstinées de la diplomatie? Ce n'est pas à l'opinion généreuse de la foule française que la tristesse des Arméniens si déçus peut s'en prendre, et ils le savent : c'est au heurt entre le programme de justice intégrale et les intérêts des grands belligérants, parmi lesquels, dans la fameuse Société des Nations, il faudra bien comprendre l'atroce Turquie, bien qu'elle soit notre ennemie vaincue, car il est clair qu'on ne se décidera pas à jeter cette intruse hors d'Europe ! Déclarer l'Arménie belligérante-alliée et Etat libre, ce serait s'interdire de toucher à son intégrité territoriale telle qu'elle peut la revendiquer dans l'histoire, telle qu'elle l'eût reconquis en cinq ans de combats héroïques sans la trahison double du tsarisme et du bolchevisme. La diplomatie objecte — ce qui est une excuse sinistre — que cette race a été tellement décimée qu'elle ne saurait plus peupler l'étendue de son antique royaume : il vaudra mieux

lui tailler un petit Etat dans les débris de l'ancien, oh ! cette fois avec de bonnes protections contre le Turc assassin, violateur ou voleur ! En un mot, pour parler carrément, l'Arménie reste un objet d'échange : on ne tient compte de l'Arménie russe, qui aspire à se réunir à l'Arménie turque, on affecte de parler de l'Arménie Mineure comme d'une « petite Cilicie » désignée vaguement par les termes ambigus de l'armistice entento-turc. Avec de tels principes, on n'eût jamais reconstitué la Grèce épuisée et vide d'hommes après Navarin, et on ne reconstituerait pas la Serbie actuelle !

Ainsi donc, la diplomatie fait tout pour que l'Arménie soit « une expression géographique ». En pleine victoire, c'est à peine si elle en revient au timide projet de 1913 « plaçant le statut politique de ce peuple sous la garantie des grandes puissances », vœu platonique qui n'arrêtera jamais les bouchers turcs — et ils opèrent de plus belle, sans que les troupes alliées occupent « toute » l'Arménie, sans qu'on aille chercher dans les harems les milliers d'esclaves, sans qu'on fasse police et ravitaillement pour le salut de ces alliés chrétiens ! C'est pour ce résultat que les Arméniens ont combattu — et encore, à la veille de la débâcle turque, une campagne de calomnie mystérieuse a tenté de les salir en parlant de « leur lâcheté dans la défense de Bakou », accusation dont lord Cecil a aussitôt fait publiquement justice. C'était la dernière manœuvre pour ôter dans l'Entente toute popularité à ces assassinés gênants qui eurent le mauvais goût de ne pas périr en totalité pour laisser

les morceaux de choix de leur territoire historique à la convenance des grands preneurs.

Il reste comme fiche de consolation aux Arméniens, d'abord d'espérer d'être logés en petit protectorat à l'abri des massacres — ce qui est bien gentil — ensuite d'être représentés au congrès de la paix, sinon en tant que nation belligérante autonome (puisque la lutte s'est achevée sans qu'on leur donnât cette croix de guerre-là), du moins en tant que « nationalité ». Il faut avouer que s'ils n'obtenaient même pas cela, il ne leur resterait plus qu'à s'exclure de la célèbre Société où ils seraient plus maltraités que les Boches, et à se laisser dépecer en donnant au monde l'image douloureuse et navrante de l'écart entre les promesses de justice et les égoïsmes de l'intérêt diplomatique. Je ne plaide pas, je n'explique pas des « dessous » que j'ignore. Je constate des faits, avec étonnement et tristesse. Je constate que M. Wilson a posé en principe, avec l'assentiment des deux grands camps, « que les petits peuples ont droit à disposer d'eux-mêmes, que tout règlement territorial doit être fait au bénéfice des populations intéressées et non comme partie d'un compromis de revendication entre les Etats rivaux » — et que, jusqu'à présent, rien de semblable ne s'annonce pour l'Arménie, au contraire !

M. Wilson et M. Clemenceau, qui sont autre chose, mieux et plus que des diplomates, qui sont des « réalisateurs justes », arrangeront-ils tout cela ? Je veux l'espérer, dans mon respect pour une race brave et martyrisée, la première en date de toutes

les nations suppliciées que venge notre triomphe, et envers qui un déni de personnalité et de souveraineté politique serait monstrueux. J'ai voulu surtout prendre un exemple, le plus frappant qui soit à cette heure même, pour montrer combien la tâche va être dure, combien l'idéal proposé devra écraser de tenaces résistances dans la vieille mentalité hypocrite des diplomaties traditionnelles, dans le conflit des puissances et des nationalités.

(Le Soleil du Midi)

27 Décembre 1918

Les Nationalités et la Société des Nations : les réparations politiques, pénales et pécuniaires dues aux Arméniens, par le docteur Pierre Mahokian. (brochure, Daragon, éditeur).

Voici un ouvrage excellent. Dans sa concision extrême, il est de ceux, trop rares, qui apprennent beaucoup de choses : il est écrit par un patriote avec la claire logique d'un savant, comme les précédents opuscules que l'auteur n'avait signé que de ses initiales.

C'est la première fois que je vois donner une définition satisfaisante de ce que sont les Nations et les Nationalités, et de l'antinomie redoutable et pleine d'embûches qui existe entre elles, alors que la généralité du public — et hélas! des journalistes — accepte ces deux expressions presque comme des synonymes. Toutes les injustices commises par la vieille diplomatie hypocrite et avide tiennent pourtant dans cet écart et cette équivoque : et c'est l'heure ou jamais de s'expliquer sur la valeur des deux termes, puisque sur les ruines de trois empires esclavagistes, (auxquels j'espère de tout cœur voir se joindre un quatrième, la vile et féroce Turquie), sur les ruines de Nations ayant asservi une série de Natio-

nalités, celles-ci se lèvent enfin pour réclamer l'autonomie. Si, selon l'heureuse formule du docteur Mahokian, la conception dont le Monde espère une paix durable est la *coordination* et non plus la *subordination* des peuples, il est indispensable que toute nationalité se hâte de reconquérir son territoire légitime, de se créer une constitution, de devenir une « personne morale », sans quoi les Nations prendront sans elle des décisions de répartition et de hiérarchie, et les nationalités continueront d'être des objets d'échange, et traitées en mineures.

Evidemment elles s'éveillent d'une léthargie politique pareille à la mort, elles sont inégalement évoluées et aptes à l'entrée brusque dans la liberté consciente, elles ont besoin de stage et de conseils : mais il faut qu'elles existent civilement d'abord, même par des organismes provisoires. Et la plus urgente pensée que tous doivent avoir devant elles, c'est que s'il subsiste dans la vaste refonte européenne une seule injustice par la paresse d'esprit ou l'arrière-calcul égoïste de telle ou telle puissance, un cancer se reformera quelque part et la fièvre couvrera de nouveau. Il n'y a pas de petites nations. Nous avons trop vu l'importance des « petites nations » selon le préjugé, le rôle immense que leur situation géographique leur a subitement dévolu. Il n'y a que de petites et de grandes âmes nationales.

L'auteur dit des choses qu'on ne saurait trop méditer sur la position des diverses nationalités devant la Société que l'Entente élabore, sur les sanctions interalliées d'une paix « offensive », d'un

Droit internationalement armé, sur l'action solidaire des peuples enfin appelés à disposer d'eux-mêmes, sur l'attitude qu'ils auront à prendre au congrès de la paix. Toute cette partie de l'ouvrage est d'un esprit élevé qui envisage, au-dessus du problème arménien, le problème humain, avec désintéressement. Ardent patriote arménien, le docteur Mahokian ne considère avec raison et dignité le cas de son pays, cependant, que comme une des composantes du problème universel. Le conflit entre l'égoïsme diplomatique séculaire et l'immense nouveauté d'une politique mondiale fondée sur le Droit en soi, en effet, vaut pour toutes les nationalités à égal degré. C'est la profonde leçon de l'iniquité alsacienne-lorraine, qui est devenue, d'épisode de duel local, un motif d'émotion et d'énergie pour la totalité des races. Le mot « étranger » n'a aucun sens.

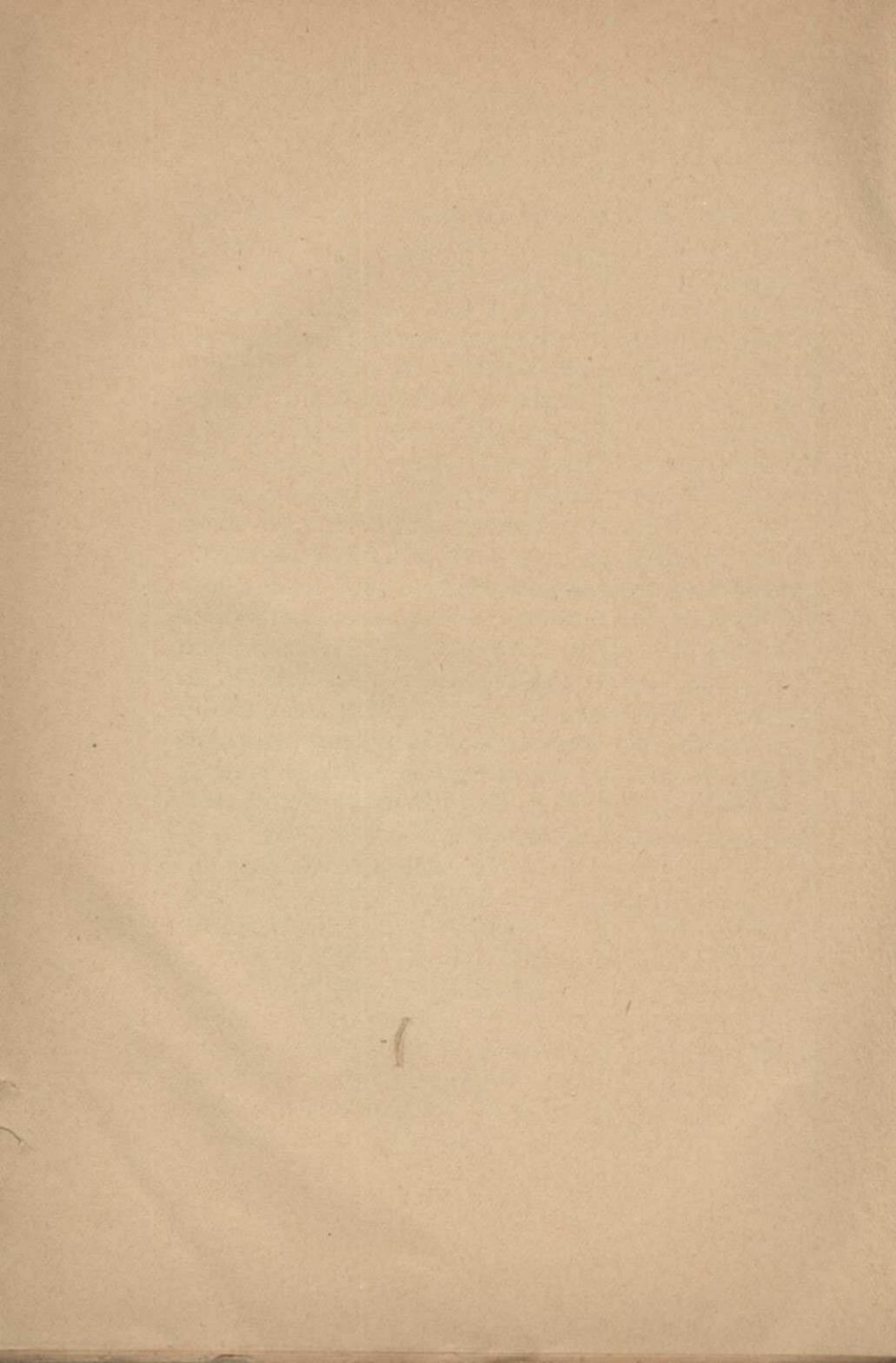
Cependant l'auteur, après avoir posé avec lucidité les assises générales du problème, en vient particulièrement à l'Arménie elle-même. Et sous une forme très modérée se dresse un implacable réquisitoire. Il est inadmissible que l'Arménie, après sa lutte héroïque, n'ait pas reçu ce que j'appellerai sa croix de guerre avec palmes, c'est-à-dire la qualité d'Etat autonome, co-belligérant et allié de l'Entente, exactement comme l'Etat tchéco-slovaque. Trahie, diffamée, martyrisée et glorieuse, l'Arménie a droit à de toutes autres conditions que les promesses bénignes et les arrangements insatisfaisants et bizarres de l'armistice entento-turc. Les expressions « Arménie russe » et « Arménie turque » sont dès aujourd'hui

des nons-sens qui défont la loyauté. Si réduit soit-il par le malheur, un peuple a droit à la plénitude historique de son sol, sans quoi il n'y eût plus de Grèce après Navarin et il n'y aurait plus de Serbie. La turcophilie affichée ici par certains est aussi niaise et aussi révoltante que l'austrophilie de naguère, et il faut en finir avec certains calculs troubles qui répugnent à l'âme française. Tout cela, je l'ai souvent dit et écrit, je suis donc pleinement d'accord avec le docteur Mahokian. Il entre ensuite avec une compétence qui me manque, dans l'examen des mesures de protection et de réparation qui devraient être appliquées d'urgence et que l'armistice a méconnues, à la joie secrète de ces ignobles Ottomans. Responsabilité proclamée des crimes commis par le gouvernement et par le peuple turc, solidairement comptables des dommages; mainmise immédiate des Alliés, à cet effet, sur les biens domaniaux et les wakoufs de l'empire ottoman : désarmement de ses hordes et recherche rigoureuse des esclaves qu'elles ont cachés. Sur aucun de ces points, le programme Wilson, apparemment accepté par tous, n'est rempli. Au reste, — et je dis ceci en mon nom personnel — il est assez déplaisant de voir que ce grand politique qu'est le président, sous les honneurs qu'on lui prodigue, est accueilli tantôt comme une sorte de rêveur individuel, de « voyageur en idéalisme » isolé de son peuple dont il apporte pourtant le mandat, tantôt comme un mentor que les oppositions politiques montrent aigrement en exemple à tous les gouvernements, dénaturant ainsi doublement son rôle.

La cause de l'Arménie est tellement juste, l'opposition qu'on essaierait de lui faire serait tellement indigne, qu'il faut garder espoir et foi pour elle en des hommes comme Wilson ou Clémenceau : à défaut de noblesse et d'équité, la compréhension des véritables garanties d'avenir en Orient, suffirait d'ailleurs. Jamais le mot de Talleyrand ne serait plus vrai : « Plus qu'un crime : une faute ». Que les Arméniens le sachent bien ; malgré quelques mauvaises volontés et, même, certains outrages au-dessus desquels s'élève leur dignité patiente, leur conviction haute de peuple qui ne ne veut pas périr, des hommes se trouveront toujours en France, pour parler d'eux et rejeter l'inique, comme pour l'Alsace-Lorraine il s'en trouva — et on ne fera pas plus taire les uns que les autres dans l'accomplissement de leur plein devoir d'hommes et d'écrivains. Mais la question arménienne ne saurait être trop connue du grand public. C'est pourquoi de petits ouvrages brefs et parfaits comme celui-ci, méritent d'être recommandés et répandus largement.

(La Voix de l'Arménie)

1^{er}-15 Janvier 1919.



La Justice et l'Arménie

Il n'est aucune idée générale qui semble plus accessible à l'esprit que celle de la justice : vienne l'heure de la réaliser, nulle ne se découvre plus difficile dans l'application. Une chose aussi complexe, aussi énorme et aussi insolite que la conférence actuelle ne saurait aller sans frottements et sans heurts, car c'est le Congrès des Réclamations. On y chicane à cause du nombre de voix concédé à tel ou tel pays, mais que dire d'un pays qui n'en obtient pas une, et qu'on ne reconnaît même pas pour un pays? Cette patrie muette, cette patrie fantôme, c'est l'Arménie. Cherchez dans la longue liste. Vous trouverez jusqu'à Panama, à Libéria : vous ne trouverez pas l'Arménie. Pourquoi?

Il y a trente ans que les monstrueux massacres osés avec impunité par les Turcs révoltent le monde civilisé. Le sort de l'Arménie, enclave chrétienne en Asie-Mineure, ancien royaume ayant eu des princes français, ayant témoigné d'une civilisation raffinée, livré à la sauvagerie ottomane, voué ouvertement à

l'extermination, ce sort a soulevé l'indignation... platonique. L'Allemagne, en échange de la concession du Bagdad-bahn, a jadis donné carte blanche au sultan rouge, son ami et complice. L'Allemagne était derrière la Turquie : elle partageait son horrible responsabilité dans le projet de supprimer une race gênante dont l'histoire avait été grande et dont l'idéal persistait, tenace. Donc, vœux, ligues, manifestes demeuraient vains. C'est à peine si en 1913 les puissances élaboraient un timide « statut protecteur de l'Arménie » auquel de nouvelles tueries répondaient.

La guerre est venue. Ces Arméniens, on les disait lâches et veules, troupeau résigné à l'égorgement passif : « lièvres », selon un proverbe turc que M. Pierre Loti, officier français et turcophile illustre, a eu le tact de rappeler récemment dans un grand quotidien de Paris pour humilier l'Arménie à l'heure même où l'ignoble « gouvernement » d'Enver Pacha capitulait. Or, ces Arméniens ont donné des milliers de leurs concitoyens, volontaires, à notre front où ils se sont bravement conduits. Ces Arméniens ont donné cent cinquante mille hommes aux armées russes. Ces Arméniens ont pris les armes dans leur patrie contre l'Ottoman et se sont battus du premier au dernier jour. Singuliers « lièvres » en vérité!

Cela ne leur a pas porté chance. La Russie tsariste, après avoir collaboré à la délivrance de leur patrie, les a trahis. La Russie bolcheviste les a trahis une seconde fois. Ils sont restés seuls devant un ennemi

féroce. Les Géorgiens luttèrent de concert avec eux. Les Géorgiens en ont eu assez et ont fait leur paix avec les Turco-Allemands. Les Anglais de Mésopotamie ont dit aux Arméniens : « Tenez bon, couvrez-nous de l'attaque turque qui se glisse par la frontière persane pour nous prendre de flanc, et nous viendrons vous aider. » Les Arméniens ont tenu désespérément. Les Anglais n'ont pas pu venir. Les Turco-Allemands ont dit aux Arméniens : « Nous vous offrons un accord et nous vous reconnaissons Etat indépendant. Nous vous avons considérés toujours comme nos ennemis, amis de l'Entente. Lâchez l'Entente qui ne fait rien pour vous. » Les Arméniens ont répondu : « Notre cœur et notre honneur sont voués à l'Entente; nous périrons s'il le faut jusqu'au dernier; pas d'accord, pas de paix entre vous et nous. » Et ils ont défendu Bakou. Sans secours, sauf quelques centaines de Britanniques sans canons, les Arméniens ont dû céder Bakou et retraire en sauvant une partie de la population. C'était le dernier succès turc avant la chute des Enver et des Talaat. Mais peu de jours après, des notes étaient envoyées à toute l'Europe pour parler de « la défection arménienne ». Il fallut qu'un loyal rapport de lord Cecil rétablît la belle et fière vérité. A ces Arméniens décimés, dont l'héroïque bataille de quatre ans sans munitions ni vivres était un mystère de stupéfiante endurance, on ne se bornait pas à souhaiter la mort : on ajoutait la calomnie. Comme les austrophiles, les turcophiles ont agi jusqu'au bout dans leurs basses œuvres.

Les faits sont flagrants. Ces « lièvres » qui avaient mille excuses pour demander grâce et nous lâcher se sont conduits en braves, et sans espoir, rien que pour l'idéal de l'Entente. On se demande comment ils ne sont pas tous morts. Qu'est-ce que nous allons faire pour ces amis-là?

Rien du tout, parce que l'Arménie, ça n'existe pas. C'est une expression géographique. Parfaitement. Lisez les clauses étonnantes de l'armistice accordé aux Turcs. Il est question de « vilayets d'Arménie russe et d'Arménie turque » à protéger. L'Arménie tout court, chimère! Protéger? Chimère! Les massacres continuent. Est-ce qu'on désarme la soldatesque ottomane et kurde? Est-ce qu'on va chercher dans les harems les milliers d'esclaves cachées? L'Arménie, c'est une race, un peuple avec une histoire et une culture, une foi et une langue, c'est mieux qu'une nationalité, c'est une nation qui, usurpée, souillée, assassinée, lutte pied à pied, et nous appelle, et a saigné pour elle comme pour nous. Quelle Croix de guerre lui donner? La reconnaître comme Etat indépendant autonome (ses ennemis le lui offraient!) et comme alliée et co-belligérante : l'admettre au Congrès, lui rendre son territoire historique. C'est ce que nous avons fait pour les Tchéco-Slovaques et les Yougo-Slaves. Pour l'Arménie, rien de tout cela. Pourquoi? J'ai entendu une excuse : elle m'a paru monstrueuse. On allègue que l'Arménie est tellement dépeuplée que ses survivants ne sauraient réoccuper ses territoires primitifs. Si on avait tenu ce propos-là après Navarin en 1827 et après la retraite de Serbie

en 1917, il n'y aurait plus eu de Grèce ni plus de Serbie! Il est indécent aux Arméniens de n'avoir pas disparu entièrement sous le couteau du boucher, cela eût fait de la place aux combinaisons des diplomates. Mais ces suppliciés récalcitrants sont encore debout. Est-ce qu'on projette de leur fabriquer une toute petite Arménie à leur taille? Et le reste, à qui l'adjugera-t-on? Assurément, si l'on avait reconnu aux Arméniens la qualité légitime d'Etat indépendant et autonome, on n'eut plus pu rogner sur leur patrie, et est-ce pour cela qu'on a hésité devant un acte de pure justice? Mais il est dit par un certain président Wilson, et accepté par l'univers, « que les peuples ne doivent plus être traités en objets d'échange ». Alors, quel sens reste aux expressions Arménie turque, Arménie russe? Et qu'est-ce que l'expression « Petite Cilicie » des diplomates? Tout cela, c'est l'Arménie-Nation, opprimée puis délivrée, qui ne doit retomber ni aux mains russes (tsaristes ou bolchevistes) ni aux pattes de l'hyène turque, mais être elle-même chez elle-même. Autrement l'exception de traitement est inexplicable.

Or, non seulement l'Arménie reste non reconnue, inexistante politiquement, et sans un seul délégué au Congrès, mais il n'y a pas un mois qu'on a daigné exempter les Arméniens résidant chez nous de l'humiliante formalité de se présenter à la police pour le plus petit déplacement et les assimiler enfin à des neutres! Et des milliers sont morts sur nos champs de bataille et tous ont tenu tête au Boche, au Bolchevik, à l'Ottoman! Je ne parle que des faits que

tout le monde a pu connaître. Je ne sais pas s'il y a des « dessous ». Je ne sonde aucun dessein caché. Je dis simplement que tout cela est obscur, est pénible, et non conforme à notre idéal avoué. Je dis humblement que je ne comprends pas, et ne dois pas être le seul. J'admire la Bohême, où j'ai des amitiés; je l'ai vu diffamer par les austrophiles, jusqu'au bout, mais enfin elle a eu sa récompense. J'admire l'Arménie avec la même impartialité, pour son martyr, sa résistance, son calvaire de race intelligente, pieuse, douce, isolée au milieu de brutes soutenues par la complicité cynique des Allemands. Je l'ai vue diffamer jusqu'au bout par les turcophiles. Mais, sa récompense, elle ne l'a pas. Elle n'a pas même la justice, et je demande pourquoi. Est-ce que les intérêts diplomatiques, économiques, géographiques, doivent demeurer distincts de la justice? Il paraissait pourtant qu'une bonne fois, en refaisant le ménage de l'Europe, cela ne devait plus avoir lieu? Est-ce qu'on n'a pas assez vu que cela coûtait cher, les Alsace-Lorraine, pour en laisser une en Asie-Mineure?

Il ne s'agit pas de revenir, vainqueurs et maîtres, au timide « statut protecteur » esquissé en 1913. Il ne s'agit pas de promettre une façon du protectorat avec garantie de cessation future des massacres. Il s'agit d'un point de droit. La question de la juste indépendance de l'Arménie est une partie intégrante de ce Droit inaliénable et indivisible pour lequel nous avons souffert, combattu et vaincu. Et aucune argutie de l'intérêt diplomatique ne pourrait altérer la logique

de cette simple vérité. Niée ou reconnue, elle est dès maintenant en possession des évidences et des énergies latentes de toutes les vérités, comme la question d'Alsace-Lorraine ou celle de Fiume. Et nous sortons d'apprendre ce que peuvent devenir les vérités injustement comprimées.

(La Dépêche de Toulouse)

28 Janvier 1919.

L'Arménie libre

M. Clemenceau, si occupé qu'il soit, trouve encore le temps d'être humoriste. C'est ainsi qu'il a fait la plus délicieuse et drôlatique réponse imaginable, tout récemment, à « Son Excellence » Férid Pacha, lequel, au nom du nouveau gouvernement de Stamboul, offrait de faire Kamerad lui aussi, et réclamait, à l'instar de nos ex-ennemis et futurs co-sociétaires les Boches, qu'on passât l'éponge... l'éponge encore gonflée de sang.

Le morceau n'a guère été remarqué; il s'est confondu avec les divers mémoires issus de la Conférence de la Paix, et c'est grand dommage. Férid ayant affirmé que la Turquie « aurait désormais pour but une culture industrielle, intellectuelle et économique intensive », ce qui marque un repentir à faire pleurer de tendresse, M. Clemenceau a répondu, avec une politesse toute diplomatique, que, « si Son Excellence pouvait obtenir une si grande nouveauté des peuples de l'empire ottoman, chacun en concevrait une extrême satisfaction ». Cela est ravissant, et l'on ne saurait

plus galamment se moquer du monde, lorsqu'on songe que les Turcs n'ont jamais eu d'industrie, ont toujours été maintenus dans l'ignorance crasse en s'y complaisant, n'ont ni littérature, ni science, ni art depuis des siècles, et ne connaissent comme principes économiques que la razzia et le bakchich. D'autre part, M. Clemenceau a établi avec une courtoisie péremptoire que les Turcs, « aux qualités de douceur desquels il rendait hommage » (un million d'Arméniens assassinés, depuis 1914, avec trois cent mille Grecs, sans compter les précédents!), que les Turcs, donc, « n'avaient cependant jamais prouvé leur capacité de prospérer et d'administrer les territoires qu'ils avaient annexés ». Leur administration n'ayant jamais usé en effet que du viol, du vol, du sabre, de la corde et de la torche, la réponse est d'une belle ironie, Férid l'aura encaissée sans plaisir. C'est la libération définitive de l'Arménie qui est contenue dans ce joli morceau diplomatique, exquis d'un bout à l'autre, où le Tigre s'est évidemment diverti à faire patte de velours.

Les cruels et fourbes Ottomans seront dépouillés de leurs rapt : leurs victimes leur échapperont enfin, et ils seront parqués en Anatolie. Ils ne sont guère que six millions : Ils auront de la place, et les « giaours » grecs ou arméniens qu'ils massacraient pour se distraire, sous la protection du très-chrétien Kaiser, pourront vivre en paix sans voir surgir les hordes immondes. Il se peut que les Turcs restent à Constantinople, mais sans autorité. Il se peut aussi — espérons-le — qu'ils soient entièrement rejetés du

sol européen. Leur règne de terreur et de mensonge est bien fini, et malin qui dira en quel coin de Caucase ou de Bochie se terre le « Napoléon turc », l'aventurier Enver, ami personnel d'un de nos plus illustres écrivains turcophiles.

Il y aura une Arménie qui ne sera pas davantage russe que turque, et qui ressuscitera en nation autonome. Elle a étonné le monde par sa douceur, sa foi, son courage : elle l'étonnera par la rapidité de son relèvement de race intelligente et industrielle au point que les Turcs eux-mêmes, tout en l'exécrant, étaient forcés de lui demander ingénieurs, commerçants et fonctionnaires.

En attendant, l'Arménie a encore quelques mois d'angoisse à traverser. Elle n'est pas occupée militairement par les Alliés : on ne dispose pas, paraît-il, des trois ou quatre divisions nécessaires. Des massacres sont encore possibles — car les bons Turcs ne doutent de rien. Et si la situation sanitaire s'est un peu améliorée, la famine continue dans certaines régions. On s'imagine trop aisément, ici, que la paix calme subitement les misères. Savez-vous ce qu'à vu un docteur du Comité de Secours Américain, revenu d'Erivan ces jours-ci? Il a vu à Etchmiadzine, en moins d'une heure, deux hommes tomber d'inanition dans la rue, quatre cadavres d'orphelins à l'hospice, et quatorze cadavres dans un chariot! Quatre cent mille Arméniens, qui pourraient travailler et cultiver, ne peuvent rentrer dans leur pays malgré l'armistice. Et l'on ignore le nombre des jeunes filles (il faut bien le dire aussi, sans plus s'expliquer, par pudeur)

des adolescents arméniens que gardent les harems ottomans, où personne ne va voir ce qui se passe. Ah! certes non, les Turcs n'ont pas prouvé «une sage administration des pays qu'ils avaient annexés! » Et le vieil ami de l'Arménie martyre qu'est M. Clemenceau, en rédigeant cette note qui ôtait sa proie au bourreau, n'a dû prendre le ton de la raillerie méprisante que pour réprimer la colère vengeresse qui fermentait en lui...

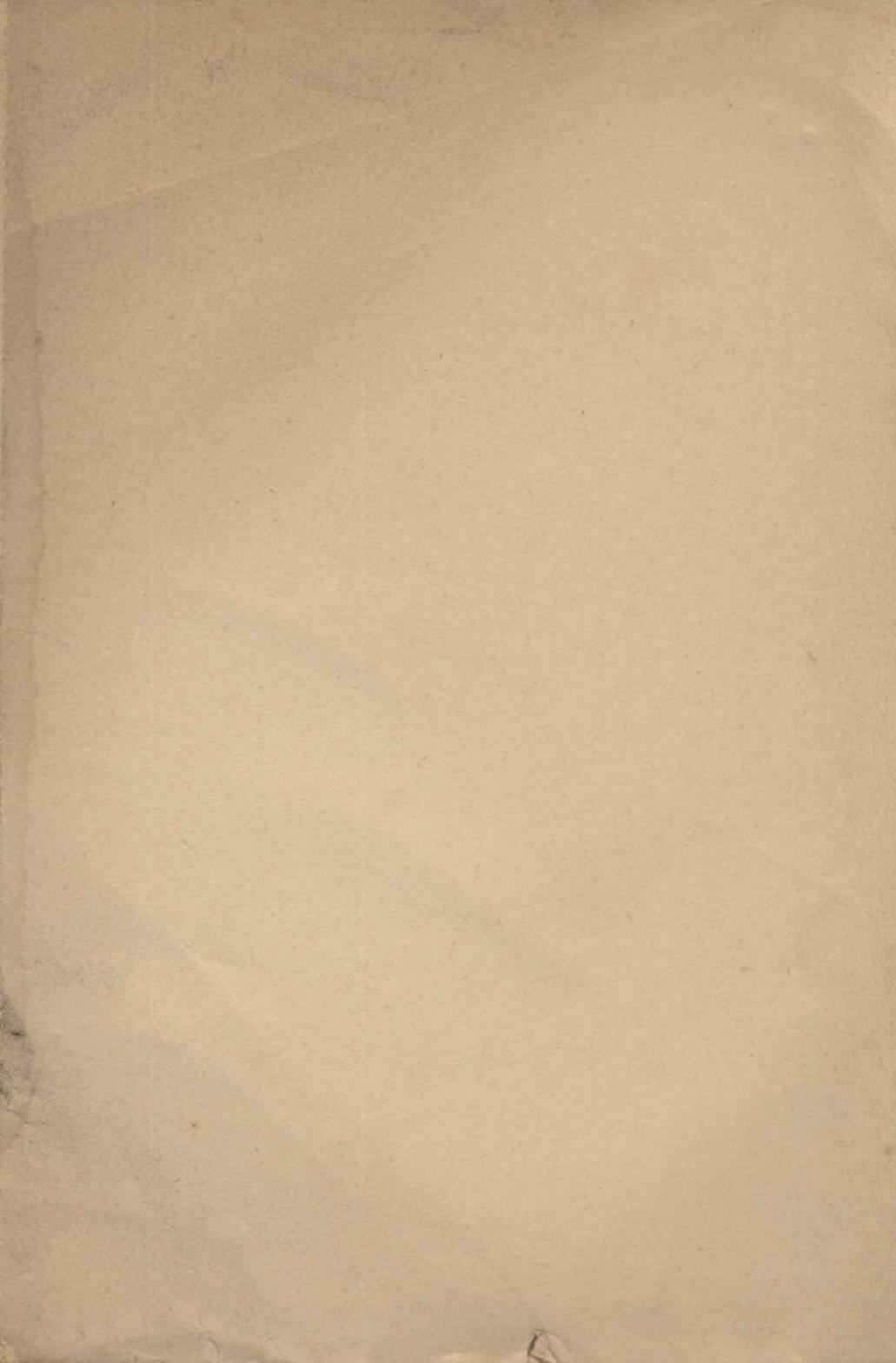
(*Le Phare de la Loire*).

8 Juillet 1919.

TABLE DES MATIÈRES

	page
DÉDICACE	5
AVANT-PROPOS	7
L'Héroïque Arménie	15
Héros lointains	21
La mourante immortelle	25
Réponse à M. Pierre Loti	29
Et l'Arménie?	33
<i>Les nationalités et la Société des nations, les réparations politiques, pénales et pécuniaires dues aux Arméniens, par le Docteur Pierre MAHOKIAN.</i>	39
La Justice et l'Arménie	45
L'Arménie libre	53

IMP. M. FLINIKOWSKI
216, BOUL. RASPAIL
— PARIS - 14^e —



IMP. M. FLINIKOWSKI
216, BOUL. RASPAIL
— PARIS - 14* —
